

Jonathan passa quelques minutes plus tard pour une dernière inspection. Tout devait être en ordre avant l’extinction des feux, les vêtements bien rangés dans la penderie. Bien qu’épuisé par son escapade dans le fond de la vallée, Arnaud ne pouvait se laisser aller et dut par conséquent lutter contre le sommeil. Il était pris en tenaille entre la crainte et l’excitation. Au bout d’une heure environ et la lumière qui filtrait sous la porte ayant disparu depuis un moment, il se leva sans bruit et s’assura que ses compagnons de chambrée étaient bien endormis. On n’entendait même plus le ronronnement mécanique du *walkman* de Jérôme ni le grésillement aigu de son casque. Il entrouvrit la porte, puis se glissa à l’extérieur. Les tomettes étaient glaciales sous ses pieds nus. Au bout du couloir, une lueur indiquait la présence de Jonathan, le

garde-chiourme. Les Eggenberger dormaient, quant à eux, tout en haut, dans un appartement que personne n'avait jamais visité et qui jouxtait la bibliothèque. Il tourna sur sa droite et prit l'escalier jusqu'à l'étage des filles qui se trouvait juste au-dessus. Il prit la peine de marcher au ralenti sur le bord extérieur des marches afin d'éviter tout grincement suspect, sachant que son attitude, si jamais il était surpris, ne trouverait aucune excuse et lui vaudrait les pires punitions. Arrivé sur le palier, il pénétra dans le couloir obscur à pas de loup, laissant courir sa main contre la paroi afin de s'en servir de guide. Il passa devant les deux premières portes où dormaient les plus jeunes et arriva enfin devant la chambre qu'Isabelle occupait seule en attendant qu'on lui affecte une colocataire de son âge à la rentrée. Le cœur battant, il actionna la poignée de la porte et entra dans la pièce. Elle l'attendait sous les couvertures, une lampe de poche à la main. Encore étrangers aux coutumes des amants, ils se contentèrent de sourire, Isabelle parce qu'il lui avait obéi en dépit des risques encourus, et Arnaud parce qu'il avait surmonté son appréhension et prouvé ainsi sa bravoure. Elle lui assura que personne ne pouvait être au courant de leur fuite, mais n'avait nulle révélation à lui faire. « Il n'y a aucune raison d'avoir peur, Arnaud », chuchota-t-elle dans la pénombre, et le simple fait qu'Isabelle ajoute ainsi son nom à la fin de sa phrase lui fit l'effet d'une étreinte délicieuse, comme si elle lui avait révélé un secret millénaire ou remis les clés d'un trésor enfoui. Il était à l'âge où la moindre marque d'attention vaut plus qu'un serment, où l'on se contente d'un mot quand plus tard il devient impérieux d'obtenir des preuves d'affectation plus engageantes. Pour le moment il se contentait très bien de ce qu'il lui semblait être l'amour. Il aurait tué pour elle en échange d'un regard et elle savait très bien en jouer, se nourrissant même de cette dévotion. Elle tirait parti de la situation,

car c'était sans doute la dernière fois qu'on l'aimait pour rien, sans arrière-pensée ni marchandage. Il la désirait sans comprendre de quoi il retournait et c'est au sommet de cette tension inassouvie qu'elle se sentait le mieux, plus vivante, plus belle et plus femme qu'elle l'avait jamais été. Elle savait bien qu'il ne prendrait pas l'initiative, au contraire des garçons plus âgés qui l'attiraient et l'effrayaient tout à la fois. Elle lui intima l'ordre de se cacher, au cas où le bruit aurait attiré Jonathan ou l'un des époux Eggenberger. Il se glissa sous le sommier, dans la poussière, alors qu'elle laissait pendre sa main hors du lit. Arnaud s'en saisit juste avant qu'elle n'éteigne sa lampe torche, puis il lui rendit l'étreinte qu'il venait d'assimiler, lui montrant ainsi qu'il apprenait à son contact et qu'elle devait donc le guider vers ce qu'elle attendait de lui. La lune éclairait la chambre d'une clarté froide. Isabelle se pencha légèrement, porta la main d'Arnaud à ses lèvres et l'embrassa. Le contact interminable de cette bouche chaude et humide sur sa peau fut comme une déflagration continue. Sans même la voir, il sentit qu'elle riait. Elle lui parla ensuite de sa vie, comme jamais auparavant, lui racontant comment elle avait appris la mort de son père. Elle se confia et il mesura la valeur de ce nouveau cadeau. Les heures s'écoulèrent ainsi jusqu'à ce que la première lueur de l'aube succède à celle de la lune. Il était presque paralysé par l'inaction, n'ayant pas songé à bouger, tant il était absorbé par la conversation. Il lui fallut combattre l'engourdissement pour s'extirper de son réduit et retourner dans le couloir obscur. Les membres endoloris, il rejoignit l'escalier tant bien que mal et regagna sa chambre sans éveiller l'attention de qui que ce soit. Contre toute attente, il était sauf. Chez Jonathan, la lumière était éteinte. Le cerbère dormait depuis longtemps. Arnaud était seul debout dans la maisonnée et cette impression unique lui conféra un sentiment de puissance. Il n'avait jamais imaginé que la force intérieure

puisse en réalité provenir de quelqu'un d'autre, qu'il s'agisse d'un don qu'on reçoit et non, comme il le croyait jusqu'alors, du fruit de la seule volonté.

Durant son séjour dans la chambre d'Isabelle, Arnaud n'avait ressenti ni faim, ni froid, ni douleur. Il était maintenant frigorifié par l'immobilité et mit un temps infini à se réchauffer sous l'épais édredon, tremblant et claquant même des dents par intermittence. Arnaud ne dormit que deux ou trois heures cette nuit-là. Il eut tout juste le temps de rêver à l'invasion des troupes soviétiques. Il venait à peine de fermer les yeux lorsque le son tonitruant d'un saxophone retentit dans la pièce, suivi par les paroles de Supertramp qui résonnaient comme un constat implacable : « *It's raining again. Oh no, my love's at an end. Too bad I'm losing a friend.* » Il pleuvait sur l'alpage et Jonathan, qui en avait assez de Jean-Michel Jarre, avait choisi de réveiller tout le monde au son de ce tube de circonstance.

Quelques jours plus tard, les enfants partirent tous pour Shangri-La. Il s'agissait d'un camp de fortune qui se situait de l'autre côté de la vallée, à la même altitude que le chalet, c'est-à-dire à la frontière des bois et de la lande. Les marmottes sifflèrent à leur approche. Il leur fallut marcher le long d'un sentier à flanc de coteau, et ce, sur plusieurs kilomètres, tournant autour d'un axe vide jusqu'à se retrouver symétriquement opposés à leur point de départ. Quand la brume se levait, on apercevait d'ailleurs les taches blanches des moutons broutant autour de la maison et celles, multicolores, du linge qui séchait au vent sur une corde, petits points minuscules par-delà l'immense précipice. On communiquait une fois par jour avec Jonathan resté au chalet, à l'aide d'un énorme talkie-walkie de l'armée suisse baptisé *fox*. Par beau temps, et avant les orages de grêle du 15 août, ils passèrent là plusieurs jours d'affilée, dormant sous des tentes kaki sans se laver, courant

tout le jour dans la forêt épaisse, se fendant les lèvres à coups de pommes de pin vertes et poisseuses de sève. Ils en revenaient toujours couverts d'ecchymoses, épuisés, noirs de crasse, mais heureux. Maria les attendait alors de pied ferme au chalet pour panser les plaies et recoudre les vêtements déchirés. Wagner Eggenberger profitait de la situation pour affermir son discours. Se promenant le plus souvent torse nu, il invitait les enfants à tenir le plus longtemps possible sous le jet puissant d'un torrent glacé, les obligeait à courir sur des dénivelés incroyables et organisait des scènes de bataille, reproduisant ainsi des stratégies célèbres, Grouchy à Wagram ou Achille sous les remparts de Troie. On s'amusait follement en attendant l'arrivée imminente des Tupolev et des Mig. Ils s'entraînaient à la survie, posaient des pièges, dépeçaient des lièvres comme on retire d'un seul tenant le pyjama d'un poupon en celluloïd. Le soir, près de la cabane à outils, on chantait autour du feu de camp des chansons en espéranto, comme *Jen Via mondo* de Duo Espera, tout en buvant du thé trop infusé dans des tasses en métal émaillé. Ils auraient pu être scouts, éclaireurs, pensionnaires d'une simple colonie de vacances comme il y en avait des dizaines dans les montagnes avoisinantes, mais se croyaient vraiment les derniers espoirs d'une humanité au bord de l'extinction, triés sur le volet par le pouvoir conjoint de la langue et de l'argent. Les étoiles brillaient au-dessus d'eux, rendues plus accessibles par l'altitude et la pureté de l'air. Il leur semblait vraiment que plus personne ne les verrait ainsi, tendres et vives. Bien sûr, ils avaient un peu de peine pour leurs parents qui s'étaient sacrifiés, acceptant leur fin prochaine afin que leurs enfants survivent et assurent leur descendance, mais en réalité, ils se sentaient déjà complètement étrangers au monde qu'ils avaient connu, aux membres de leur famille qui leur étaient reliés par le sang plutôt que par la langue et qui, par conséquent, ne formaient

qu'une parentèle incomplète, à jamais bancale. Dans les alpages, au-dessus de la limite des arbres, se trouvait désormais leur seule vraie tribu, le fruit d'une nouvelle alliance sur laquelle bâtir un monde meilleur quand le châtiment frapperait les cités de la plaine. Ils étaient fiers d'être en haut, comme dans une arche de verdure et de schiste, parmi les chamois et les aigles. Ils surplombaient une mêlée qui ne leur parlait déjà plus, qui méritait même de disparaître parce qu'elle avait trop vécu. Le monde était vieux, les langues usées jusqu'à la trame, et les idées qui en découlaient accusaient elles aussi un âge certain. En revanche, eux étaient neufs et débordants d'énergie, prêts à irriguer le monde de leur vigueur. Pour le moment, ils incubaient dans cet entre-deux coupé du temps, se préparant à la conquête d'une terre de nouveau vierge. Un jour, ils sortiraient de la vallée et prendraient possession de leurs biens. Le monde serait à eux. C'était ce qu'on leur racontait sans le leur dire. Tout leur parlait de cet avenir éclatant qu'ils devaient incarner, les plantes, les animaux, les roches, jusqu'aux légendes venues du fond des âges et qui leur servaient de guides. Ce soir-là, ils dormirent à même le sol, à la belle étoile, emmitoufflés dans des sacs de couchage sentant le renfermé. C'était le prolongement de l'éducation rude que prônait Wagner Eggenberger, « l'élevage », ou *anatrophê*, comme disaient les Spartiates. On les avait distingués comme appartenant à la frange ayant le droit de se perpétuer, et si les anciens Grecs déterminaient qui, parmi les nouveau-nés, pouvait vivre ou mourir en raison de sa constitution, c'était bien plutôt l'argent qui servait désormais de critère de sélection. Ils s'étaient ensuite purifiés sous la chute d'eau, comme on frottait autrefois les nourrissons avec du vin afin de les endurcir. Le soleil et l'air des cimes avaient tanné leur peau délicate. Ils se sentaient forts, délaissant l'idéal homérique de la gloire personnelle pour celui plus gratifiant de la grandeur

collective, la victoire de la cité, même si celle-ci n'était en l'occurrence qu'une abstraction linguistique. Ils étaient prêts à défendre chèrement le drapeau vert de l'espéranto. Au pied du gros sapin qui leur servait dans la journée de point de ralliement, les garçons étaient d'un côté, les filles de l'autre, tous emmaillotés comme des chenilles dans leur cocon. Le feu s'était éteint, faute de combustible, mais on entendait encore les braises crépiter dans l'âtre de pierre. Wagner Eggenberger ronflait comme un sonneur. La nuit était glaciale, cristalline, et les astres brillaient au firmament comme des luminaires épinglés sur du velours noir. Arnaud, le dos calé contre une racine, la tête sur une pierre, ne dormait pas, mais ressassait l'histoire du *tchevâ* Gâvîn, ce cheval maléfique qui hante les cours d'eau, les forêts et les cimetières à la recherche de cavaliers intrépides qu'il précipite alors dans des gouffres. La peur que lui inspiraient ces contes pour enfants grandissait à mesure qu'il se sentait plus fort et plus résistant, comme si la maîtrise nouvelle de son corps maintenant aguerri allait de pair avec une angoisse sourde. Tout se mélangeait. Il avait pourtant le sentiment de vivre le plus bel été de sa vie. Il s'était saoulé, avait découvert l'amour et s'était éclaté la pommette en se battant à mains nues dans la forêt contre un camarade qui, à ce moment précis, n'était plus qu'un adversaire à abattre. Après s'être tapés dessus sans plus de raison que la règle du jeu, ils étaient ensuite tombés dans les bras l'un de l'autre en riant. Eggenberger lui avait promis une belle cicatrice en désinfectant sa plaie et il s'était senti emplir d'une fierté étrange et plaisante. Il se souvenait encore du goût métallique du sang sur ses lèvres et se rêvait à présent en corsaire balaféré et impitoyable. Il était prêt à écumer la montagne comme autrefois la mer des Sargasses, sans faire de prisonniers, riche du butin dérobé sur des galions trop lents. De temps à autre, le clignotement rouge d'un avion à

haute altitude ou le défilement plus rapide d'un satellite lui rappelaient l'existence d'une civilisation distante dont il était issu, mais qu'il exérait. Il était affranchi à présent, libre de pisser dans les bois, de bronzer au soleil, d'imprimer sa marque et son odeur sur ce territoire, comme une bête, et à mesure qu'il embrassait cette animalité enfouie, il rayonnait d'une certaine assurance qu'il ne se connaissait pas encore. Il avait cessé de répondre aux lettres angoissées de sa mère qui s'inquiétait pour sa santé, son alimentation et sa croissance, lui recommandant de ne pas négliger son hygiène comme tous les garçons de son âge. Elle le traitait comme une plante en pot, époussetant ses feuilles salies par l'air de la ville, l'arrosant avec parcimonie, taillant ici ou là des branches jugées mortes ou simplement inutiles dans le cadre d'un dessein qu'elle concevait depuis toujours. Il débordait pourtant de son propre corps, jurait désormais comme un charretier, roulait des mécaniques, sauf devant Isabelle qui voulait encore voir en lui un garçon sensible et délicat, à cent lieues des brutes dont elle réprouvait l'attitude en public, mais qu'elle désirait en secret. Suivant l'exemple de Jérôme, il s'empoignait désormais le sexe, et ce, de manière méthodique et régulière, comme on pratique un entraînement nécessaire, tout en pestant contre les hormones qui l'empêchaient encore et toujours d'y trouver une quelconque satisfaction. Un soir, le petit Dimitri l'avait même surpris en plein exercice, pourtant dissimulé sous ses draps.

- Alors, ça y est, tu t'y mets toi aussi? lui avait-il demandé.
- T'occupe pas.
- J'y comprends rien à votre truc! Qu'est-ce que tu dissimules là-dessous?
- Tu as déjà mangé des ortolans?
- Non, pourquoi?



– C’est délicieux, mais on mange derrière une serviette parce que c’est dégueulasse à regarder.

– Je comprends rien.

– C’est normal.

Enfin, le mois de septembre arriva et, avec lui, les ultimes pensionnaires de l’année, gardés par leurs parents jusqu’au dernier moment. Le chalet était à présent au complet, mais les retardataires, choyés par leur famille, durent s’imposer au sein d’un groupe déjà soudé. Les lits encore vides furent occupés, les équilibres momentanément rompus. Des alliances et des inimitiés naissaient. Il pleuvait par intermittence de l’autre côté de la montagne et le vent débarrassé de son humidité redescendait dans la vallée, une fois passée la crête, en un souffle chaud et sec que les Eggenberger appelaient *fœhn*. L’automne bref et précoce manifestait déjà sa présence juste après les violents orages de la fin août.

Niels était un garçon de seize ans. Pensionnaire lui aussi de l’institut, et doté d’un charisme hors du commun, il avait fait l’unanimité en un rien de temps au point de servir à l’occasion de porte-parole à l’équipe dirigeante. Il ne serait d’ailleurs venu à l’idée de personne de contester cette autorité naturelle qu’il avait obtenue par le charme plutôt que par la peur, se conciliant l’adoration des plus petits et la confiance des adultes. On venait vers lui chercher une marque d’attention, un signe d’élection, et ceux qu’il admettait dans son cercle d’intimes, véritable garde prétorienne, se voyaient aussitôt accorder un prestige certain. Il était une idole sans tache que tout le monde révérait et qu’on voulait copier jusque dans les moindres détails. Sa désinvolture et son humour lui conféraient une forme de noblesse que personne ne remettait en question, de peur de se voir isoler par le reste du groupe. Avouer sa jalousie envers lui aurait été une bassesse, le contredire ou l’affronter une tactique contre-productive. Il était de

ces individus nés pour guider les hommes et qui suscitent une adhésion immédiate et universelle, comme ces chefs de guerre qui mènent des nations entières au bord de l'abîme, et ce, sans la moindre récrimination. On voulait le suivre, abdiquer tout libre arbitre pour devenir son instrument. Et si les grands acteurs de l'histoire génèrent le plus souvent une opposition proportionnelle à leur talent, on ne trouvait pas une âme pour le contrarier, car tous voulaient l'approcher et lui tendre la main. Les déçus, ceux qui végétaient dans le deuxième ou même le troisième cercle, n'en étaient pas aigris pour autant. Ils auraient pu constituer le gros d'une armée de détracteurs mais voulaient se parfaire afin de mériter à l'avenir la bienveillance qui leur avait été refusée. Tout le monde voyait en lui le prototype d'un homme d'État, d'un général, au pire d'un grand artiste, et jamais destin n'avait paru si sûrement tracé que pour Niels. Il deviendrait célèbre. Aucun effort ne lui serait demandé, car les portes ne demandaient qu'à s'ouvrir devant lui. Les *denaskuloj* s'étaient donc trouvé un meneur. Ce dernier n'avait même pas la tentation d'abuser du pouvoir qu'il exerçait avec parcimonie et responsabilité, ce qui le rendait d'autant plus admirable. Et il était admiré. C'était d'ailleurs la mascotte du couple Eggenberger, autant que son intermédiaire. L'ancienneté qui aurait dû servir de critère de sélection n'avait plus cours. Niels était apparu du jour au lendemain au sommet de la pyramide sans avoir eu à en gravir les échelons. Il n'était pas vraiment beau ni vraiment grand pour son âge. Il avait de longs cheveux blonds et des sourcils presque blancs. Une fossette à la Kirk Douglas le distinguait entre tous. Sa peau laiteuse laissait transparaître par endroits une myriade de petites veines bleutées, mais là où les adolescents paraissent suspendus dans un état de stase acnéique, il en imposait par la réussite de son achèvement. Au contraire de tous les autres, il semblait déjà parvenu à son état définitif.